



Labyrinthe

37 | 2011 (2)
Des séries et des vies

Différer l'Apocalypse

Ou pourquoi il faut que mes enfants se brossent les dents (Supernatural, Weeds)

Éléonore Feurer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4189>

DOI : 10.4000/labyrinthe.4189

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 15 août 2011

Pagination : 47-51

ISBN : 9782705681470

Référence électronique

Éléonore Feurer, « Différer l'Apocalypse », *Labyrinthe* [En ligne], 37 | 2011 (2), mis en ligne le 01 août 2013, consulté le 08 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4189> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4189

Propriété intellectuelle

Différer l'Apocalypse

Ou pourquoi il faut que mes enfants se brossent les
dents

(*Supernatural, Weeds*)

Éléonore Feurer

L'Apocalypse a commencé hier. La bouche de l'enfer comme ils disent, s'est ouverte sous nos pieds. Je consulte mes messages dans l'ascenseur. Je comprends vaguement qu'il me quitte, mon mari, que ce n'est plus possible, qu'il a pris ses affaires, il me rappellera, il est dans un tunnel. Moi aussi.

Les gosses m'attendent, assis dans le salon devant la télé, éteinte. Apparemment ils sont au courant.

Je dirais qu'il fallait s'y attendre. Statistiquement parlant. Depuis le début, je n'ai jamais eu un parcours très original, jamais fait la différence. Toujours été dans la moyenne.

D'un autre côté, je n'ai jamais vraiment cru que ça durerait toujours. On fait comme si. Ça n'allait plus très bien comme on dit, entre nous. De nos jours on est bien informé, le destin a pris une forme statistique. Du coup, on aurait mauvaise grâce à être surpris.

Je regarde les gosses hébétés, abandonnés au milieu d'un salon presque vide. Quand il a précisé « pris mes affaires » je ne pensais pas que tant de choses étaient à lui. Il a quand même laissé la télé.

Passage par la case abandon du père. Qu'est ce qu'on dit déjà dans ces cas là ?

Qu'est ce qu'on fait quand Dieu est mort ou barré avec sa secrétaire, ou juste parti faire autre chose/un truc ? Ne surtout pas dire « pourquoi m'as-tu abandonné » en écartant les bras, ça fait pompeux...

Je regarde mes enfants, ma fille de dix ans, avec ses joues rondes, sa bouche pulpeuse et ses yeux malins et mon fils, long et brun, ado grognon. Des enfants de pub pour lessive ou voiture de *middle class*.

Ils me regardent de leurs yeux patients, attendent une réponse, un code de conduite, une interprétation acceptable de ce qui se passe. Une magie quelconque qui abolisse le chaos.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur dire ? Qu'est-ce qu'on dit dans ces cas-là ? Dans les cas où justement il n'y a plus rien à dire, rien à interpréter, juste un réel insupportable à supporter ? mentir ? gagner du temps ? les câliner ?

Ou allumer la télé, les confier aux images, ce placenta plus doux et protecteur que le mien ne fut jamais.

Je regarde l'étagère des DVD. Presque vide elle aussi. Il ne reste que les coffrets de *Weeds* et *Supernatural*, deux séries officiellement interdites aux chères têtes blondes pour cause de monstres et de dealers, dont plusieurs d'une moralité douteuse, de sexe, de violence et de rock'n'roll.

Ça fera parfaitement l'affaire.

Il reste simplement à choisir entre, d'un côté, les deux frères, chasseurs de monstres qui parcourent les États-Unis pour carboniser du démon à tour de bras, et de l'autre les mésaventures burlesques et sexy-sordides d'une mère de famille de banlieue chic californienne devenue dealeuse pour subvenir aux besoins de ses deux fils.

Je me demande quand même pourquoi c'est justement celles-là qu'il a laissées derrière lui. À y regarder de plus près, ce n'est pas si étrange, on rigolait souvent de sa ressemblance avec Jeffrey Dean Morgan, l'acteur qui joue le père déserteur/mort dans les deux séries.

Ironie de la chose, ce que racontent ces deux séries, c'est la manière dont une famille survit après la mort/l'abandon du père.

Différer l'Apocalypse

Alors c'est ça qu'il a laissé, un mode d'emploi de notre vie après lui. L'option, devenir un être à mi-chemin entre Nancy Botwin¹ et Dean Winchester².

Je rêve à un moment à une chimère qui aurait la tête de Dean et le corps de Nancy ou l'inverse. Enfin, ce qui est sûr c'est que je veux le corps délié de Nancy, la moue et l'Impala 67 de Dean.

Deux antihéros maladroits, pas outillés pour les responsabilités. Pas sortis de l'enfance, plutôt moins intelligents que ceux sur lesquels ils sont censés veiller.

Des modèles peut-être pas tout à fait à la hauteur de la tâche pour aider à survivre quand on est forcé de voir à quoi ressemble vraiment le monde après la mort du père. Un chaos obscène et brutal, le réel.

Alors, comment on s'y prend pour hériter du père ? Pour faire que cet héritage soit autre chose qu'une parodie ou une imitation, des gestes qu'on mime sans plus y croire ?

On hérite de la même mission mais on n'y croit plus. La mission, c'est sauver les siens. On ne croit pas qu'on réussira. On sait juste qu'il faut le faire et dire qu'on le fait.

Le rôle principal du Père c'était de nous protéger de la vérité. D'établir et de garantir, et d'incarner cet ordre symbolique qui nous protège du réel, qui cache les monstres dans les placards, les dealers dans les souterrains, qui garantit que l'arrosage automatique de la pelouse se déclenche à 20 heures...

Sauf que maintenant, la vérité, il faut se la coltiner.

Et la vérité c'est que l'infrastructure du réel, la machinerie du décor n'est pas belle à voir. La carcasse de la société californienne de l'*upper middle class* dans *Weeds*, c'est l'enfer métaphorique des dealers de drogue

1. La longue brune de *Weeds*, mère de deux garçons, veuve californienne nonchalante en mini-short, mère immature et toujours dépassée par les événements, post-ado consumériste à la quarantaine lolitesque qui à la mort de son mari se reconvertit dans le trafic de drogue pour éviter le déclassement social et ne pas devenir « la plus vieille vendeuse de Gap »

2. Le prolo homeless, fils naturel et improbable de James Dean et Bruce Willis, repreneur du business familial de la chasse aux fantômes et autres créatures maléfiques, gueule d'ange et blagues salées, lié par la promesse faite à son père de toujours protéger son frère cadet, Sam, des atrocités du monde.

et politiciens trafiquants d'armes, celle de l'Amérique en général vue dans *Supernatural*, c'est l'enfer littéral, le vrai, le business des démons. Dans les deux cas, ce qu'on commence à comprendre c'est qu'ils ne sont pas l'envers du décor mais une partie intégrante de l'écosystème.

L'étanchéité des deux mondes n'étant plus assurée par le mensonge du père, la famille se retrouve à devoir survivre parmi les monstres. Les pieds dans la vérité. Et à devoir réinventer le manuel.

Le père s'étant barré avec les tables de la loi, cette arnaque qu'il avait d'ailleurs rédigée sur un coin de table, il n'y a plus aucune garantie permanente, ni promesse, ni eschatos : seulement des contrats temporaires, sans cesse renégociés, où ta seule mise, c'est ta vie.

La seule manière pour Dean d'assurer la survie de son frère, c'est de s'offrir en gage, toujours à la recherche du sacrifice impossible, impossible parce qu'il ne *résout* rien, il diffère : le monde est trop instable, les règles trop mouvantes, la vie devient une marchandise sur laquelle on spéculé, une pure valeur d'échange, dont le cours fluctue en permanence. Dean passe son temps à entrer et sortir de l'enfer, à mourir et ressusciter provisoirement, comme un christ trivial et déchu condamné à répéter perpétuellement son sacrifice dans un monde qui ne l'accepte plus comme monnaie d'échange suffisamment efficace pour rétablir durablement l'équilibre. Lui, c'est bien sa vie qu'il donne, à chaque fois pour la dernière fois, absolument, mais eux, ils la lui rendent comme on retourne un chèque en bois, à chaque fois un peu plus froissée, salie, abîmée.

Nancy ne fait pas autre chose, elle qui – passant son temps à vendre son âme pour monter des combines toujours vouées à la catastrophe avec tout ce que la Californie compte de brutes, de criminels et de dealers – ne parvient à s'en sortir, quand sa poisse combinée à sa maladresse font tout foirer, qu'en couchant avec ceux qui menacent sa famille, bradant, en somme, la seule chose qui reste : son cul. Là encore, elle ne rétablira jamais l'équilibre et la sécurité de l'ordre familial, elle n'obtiendra que de pauvres répit, qui diffèrent la catastrophe sans l'espoir d'aucune résolution.

Tous les deux se sont installés dans ce répit sans but ni terme, pour en faire une modalité paradoxale d'existence. Douloureuse et, ils le savent, sans issue.

Différer l'Apocalypse

Alors, pourquoi ne pas renoncer ? Tout le mystère c'est qu'ils recommencent, qu'ils persévèrent, sans espoir de réussite.

Parce qu'au fond, persévérer c'est ce qui les définit. Ce *conatus* sans objet, c'est tout ce qui leur reste.

À la plupart des questions qu'on leur pose sur la légitimité de leurs actes, et même de leur existence, Dean et Nancy ont la même réponse obstinée : parce que je suis ta mère, parce que je suis ton frère. Parce que je dois veiller sur la famille. Et il n'y a rien de plus à comprendre. Je dois le faire parce que je dois le faire. Cette tautologie constitue le dernier noyau de sens auquel s'accrocher, une Loi plus ancienne que la loi du père.

Cette même obstination pure et invincible qu'Antigone opposait à Créon. Non pas une dernière rémanence de l'ordre symbolique disparu, mais la réponse à une injonction plus puissante, plus profonde et plus originelle.

Respecter la dernière règle qui fasse encore tenir le monde, dont le contenu n'importe pas mais le seul fait brut et nu qu'elle soit : une espèce de postulat ultime, sans fondement, inquestionnable, qui s'applique parce qu'il s'applique.

Il est 22 h. J'ai encore les DVD à la main. Je n'ai pas choisi. Les enfants sont restés silencieux. Ils continuent d'attendre que je dise quelque chose.

Et comme je ne sais pas quoi dire d'autre, que je ne remplacerai jamais leur père, que mon sacrifice sera toujours vain, que nous ne serons jamais sauvés, et que j'ai besoin d'un répit, je les envoie se brosser les dents car Apocalypse ou pas, certaines choses sont éternelles, les tarifs du dentiste ne sont pas près de baisser et il n'est pas question que les règles cessent de s'appliquer.